

Les récits en français des voyageurs-pèlerins en Espagne à la fin du XIX^e siècle : un témoignage historique et idéologique

Ignacio Iñarrea Las Heras

Universidad de La Rioja
ignacio.inarrea@unirioja.es

Resumen

Los relatos en francés de viajes a España en el siglo XIX que contienen una visita piadosa de Compostela son realmente escasos. Por el momento, se han encontrado cinco, escritos hacia el final de esta época. El análisis de la peregrinación a Compostela ha sido el punto de partida que ha permitido descubrir en las cinco obras una misma ideología, compartida por todos sus autores. Se ha encontrado la expresión de un punto de vista muy conservador en materia de creencias religiosas, de política, de cultura, de economía e incluso de literatura. La exposición de las experiencias vividas y la descripción de los lugares visitados en España (y no solo en Galicia) van acompañadas de reflexiones apesadumbradas (como la crítica de la mala situación del catolicismo y del clero en Francia durante la Tercera República) o de declaraciones exaltadas y combativas en defensa de la fe (como el elogio de la confesión católica en España). Por ello, cabe concluir que estos escritores no son

Abstract

Stories written in French about travels to Spain in the 19th century that include pious visits to Compostela are very scarce. Only four of them have been discovered to date. They were written at the end of the 19th century. The analysis of the peregrination to Compostela has been the starting point that has led to the discovery of the same ideological tenets the authors of the above mentioned five works share. All of them express a very conservative point of view with regard to religious beliefs, politics, culture, economy, and even literature. The representation of lived experiences and the description of the places visited in Spain (not only in Galicia) are accompanied by sorrowful reflections (such as the criticism of the bad situation of Catholicism and the clergy throughout the Third Republic in France) or by excited and belligerent declarations in defense of the faith (like the praise for the Catholic confession in Spain). Therefore, it can be concluded that these writers are not mere travellers-pilgrims.

* Artículo recibido el 12/12/2014, evaluado el 20/02/2015, aceptado el 13/03/2014.

únicamente viajeros-peregrinos. Son también testigos reaccionarios de su tiempo.

Palabras clave: relatos en francés, viaje y peregrinación, Compostela, España y Francia, conservadurismo.

They are also reactionary witnesses of their times.

Key words: French stories, travel and peregrination, Compostela, Spain and France, conservatism.

La pratique du pèlerinage lointain, dont la visite du sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle est évidemment une des plus importantes manifestations, n'est pas du tout un phénomène qui se réduit exclusivement au Moyen Âge (Julia, 2000 : 3). Il est indéniable qu'il subit un rétrécissement progressif entre la fin de cette époque et la fin du XVIII^e siècle (Julia, 2000 : 51 et 117). Il fut déjà durement critiqué au XV^e siècle par des religieux comme Thomas Kempis ou Fredrik van Heilo (Julia, 2000 : 6-7). L'avènement du protestantisme supposa un redoublement de ces attaques. Luther considère que « le pèlerinage signifie indiscipline et oubli des commandements de Dieu » (Julia, 2000 : 8). Érasme condamne « les superstitions qui s'attachent au culte des saints » (Julia, 2000 : 12). Jean Calvin, pour sa part, pense que « les pèlerinages sont des entreprises "vaines et folles" qui procèdent d'une "impiété manifeste" » (Julia, 2000 : 15). En plus, le pèlerinage à longue distance sera également endommagé, tout au long de l'époque moderne, par les conséquences nuisibles des initiatives entreprises par les villes et les gouvernements des États contre la mendicité et le vagabondage (Julia, 2000 : 26-37 ; Mieck, 2000 : 176 ; Provost, 2000 : 137) :

... les législateurs visent à encadrer de plus en plus strictement les voyages des sujets tant hors des frontières, qu'à l'intérieur des territoires dépendant de la puissance souveraine. De ce point de vue, le pèlerinage, avec le flot de vagabonds de toutes sortes qu'il entraîne, c'est-à-dire de personnes « sans aveu » puisqu'elles sont éloignées de leur lieu d'origine et dépourvues de témoins qui puissent attester de leur identité, apparaît de plus en plus suspect au fur et à mesure que l'on avance dans l'époque moderne (Julia, 2000: 31).

De cette manière, le voyageur pieux qui traversait toutes les frontières finit par devenir, à cette époque, une figure qui ne cadrerait bien ni avec une conception du catholicisme plus moderne ni avec l'organisation des territoires établie par les États de l'Europe moderne (Julia, 2000 : 36-37).

Cependant, cet affaiblissement des pèlerinages ne va pas du tout impliquer leur disparition à l'époque moderne. Des sources documentaires (telles que, par exemple, les registres des hôpitaux, où l'on inscrit les noms et les territoires d'origine des pèlerins qui y logeaient) permettent de constater que des foules importantes de pèlerins continuèrent à se déplacer en Europe pendant toute cette période (Julia, 2000 : 37-42). On assiste ainsi, au cours des XVI^e et XVII^e siècles, à une véritable renaissance du pèlerinage à Rome et à un développement très important des visites des sanctuaires dédiés à la Vierge :

Il y a bien une apogée du pèlerinage romain du jubilé de 1575 à celui de 1650. [...] En même temps les pèlerinages marials connaissent au cours de la Contre-Réforme une naissance ou une reprise vigoureuse [...], on se trouve en présence de pèlerinages qui ont un rayonnement européen (Julia, 2000: 19).

Après 1650, il se produisit une claire diminution de l'affluence de pèlerins à la Ville Éternelle. Mais, de toute façon, le nombre de ces voyageurs resta très considérable. Le succès du culte rendu à la Vierge, notamment celui de Lorette, connut aussi une stabilité remarquable (Julia, 2000 : 43-51 ; Stanek, 2000 : 348-353). Quant à Saint-Jacques-de-Compostelle, les données recueillies par les historiens montrent que ce sanctuaire a conservé son importance tout au long de cette période, même si sa situation de déclin à la fin du XVIII^e siècle est indubitable (Julia, 2000 : 51 et 54-59 ; Provost : 2000, 127).

Le XIX^e siècle est une période où cette décadence du pèlerinage *jacquaire* s'accroît. Il y a plusieurs facteurs qui expliquent cette situation, surtout pendant sa première moitié : les aléas politiques (la guerre d'indépendance espagnole, les guerres carlistes, les changements de gouvernement, etc.)¹, la diminution du nombre de pèlerins espagnols et la réduction des territoires d'où ils provenaient (Martínez Rodríguez, 1991 : 417-419 et Pellistrandi, 2000 : 162-166) et, surtout, la chute du nombre des pèlerins français². Les voyageurs pieux originaires d'autres pays étaient alors principalement portugais (Pugliese, 1997 : 209 et Pellistrandi, 2000 : 162). Ce phénomène se caractérisa donc à cette époque par une stagnation permanente (Pellistrandi, 2000 : 154). Mais sa disparition complète ne se produisit jamais. On dispose actuellement d'un ensemble de documents qui permettent d'assurer qu'on continuait à fréquenter les routes qui mènent à Compostelle (Pugliese, 1997 : 207-208). On le faisait de préférence au mois de juillet, ce qui est un trait distinctif par rapport au pèlerinage jacquaire réalisé à d'autres époques (Martínez Rodríguez, 1991 : 406-410 et 419 et Pellistrandi, 2000 : 157-162 et 173-174). En plus, au cours des dernières années du XIX^e siècle on assiste à une nouvelle impulsion de ces voyages pieux, à cause de trois facteurs fondamentaux : la redécouverte des restes de saint Jacques en 1879 et la confirmation par le pape Léon XIII de l'authenticité de ces restes ; l'arrivée du chemin de fer en Galice ; la guerre à Cuba, qui incita beaucoup de fidèles à voyager à Saint-Jacques-de-Compostelle

¹ Les vicissitudes politiques et les confrontations armées (la guerre des Trente Ans, la guerre de succession de Pologne ou la guerre de succession d'Autriche, par exemple) ont aussi exercé une influence négative remarquable sur les pèlerinages lointains, au cours de l'époque moderne. Et il ne faut pas oublier les effets des épidémies, comme la peste de Marseille (1720). *Vid.* Julia (2000 : 60-69).

² Enrique Martínez Rodríguez a fait une étude de l'affluence des pèlerins de Compostelle au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Il a pris comme élément de référence et terme de comparaison la présence des visiteurs de la tombe de l'apôtre entre 1630 et 1660. Il a proposé la conclusion qui suit: « ... es la acusada disminución del número de franceses, que antes constituían el principal contingente de la peregrinación, lo que representa el cambio más trascendental [par rapport au XVII^e siècle], porque ahí radica seguramente la clave principal de que el número de peregrinos descendiera entre ambas épocas [la période comprise entre 1630 et 1660 et la première moitié du XIX^e siècle] » (1991 : 419).

afin d'y prier pour les soldats espagnols (Pellistrandi, 2000 : 154-157 et Pugliese, 1997 : 208-209). D'autres aspects qui caractérisent le pèlerinage jacquaire vers la fin de ce siècle sont l'augmentation de la proportion des femmes qui visitent le tombeau de l'apôtre et une tendance au rajeunissement des voyageurs.

Vers la même époque on va également connaître, en ce qui concerne la France, un essor des pèlerinages vers des sanctuaires locaux, grâce à l'initiative de la congrégation des Augustins de l'Assomption ou Assomptionnistes, fondée en 1845 :

... les Assomptionnistes réactivent et popularisent avec succès les pèlerinages, que ce soit en direction de La Salette (après 1872) ou de Lourdes. Ils en deviennent de vrais spécialistes et fondent leur propre agence de voyage dans ce but. La presse, ainsi que certains écrivains comme L. Bloy ou J.-K. Huysmans, se font l'écho du succès des fameux « trains blancs » de pèlerinage (Hasquenoph, 2009 : 1084-1085).

Ce renouveau aurait peut-être contribué à créer en France un climat favorable à la redécouverte des itinéraires jacquaires. Il ne serait donc pas inexact d'établir un certain lien entre ces deux faits à nature religieuse. Parmi les voyageurs francophones qui auraient décidé de se diriger vers Compostelle à ce moment-là, on a pu trouver un petit groupe de cinq personnes qui ont écrit et publié le récit de leur expérience. Ils se situent principalement au dernier tiers du XIX^e siècle. Dans la plupart des cas, le séjour dans la ville galicienne fait partie en réalité d'un itinéraire plus long qui inclut d'autres régions de l'Espagne. Mais, de toute façon, ces auteurs considéraient leur trajet vers la Galice comme un véritable pèlerinage, et ils l'affirment clairement dans leurs textes. La comtesse belge Juliette de Robersart (1824-1900)³ visita l'Espagne en 1863 et entre 1876 et 1877. Elle rendit compte de ces deux séjours dans une série de lettres adressées à plusieurs de ses amies. Elles furent postérieurement publiées sous le titre *Lettres d'Espagne* (1879). En mars 1877, quand elle se trouve à Dos Hermanas (localité de la province de Séville), elle manifeste son grand désir d'aller à Compostelle pour rendre culte à saint Jacques, malgré les difficultés qu'elle puisse trouver en chemin : « On dit Compostelle d'un accès difficile ; que saint Jacques me vienne à la rescousse ! Depuis des années je nourris le désir d'y aller, et peu importent les torrents, les précipices et les sierras qui le défendent » (Robersart, 1879 : 292)⁴. Gabriel de Saint-Victor (1824-1893) fut un politicien et un propriétaire foncier de Lyon. Il fonda et présida le comice agricole de Tarare. Il fut également représentant du Rhône à l'Assemblée nationale en 1871. Il décrit dans son œuvre *Espagne : souvenirs et impressions de voyage* un long périple en Catalogne, Valence, Murcie, Andalousie, Castille, León ou le Pays Basque, qu'il réalisa vers 1888 (Foulché-Delbosc, 1991 : 312). En relation avec la Galice, il présente

³ En rapport avec la vie de Juliette de Robersart, *vid.* Robersart (2007 : 1-6).

⁴ La présence de la comtesse de Robersart au monastère de Montserrat en 1863 renforcerait en quelque sorte sa condition de pèlerine en Espagne (Robersart, 1879 : 205-207).

l'explication suivante, pour justifier sa présence dans cette région : « Notre voyage en Galice avait pour principal objet une visite au tombeau du patron des Espagnols : nous avons pu, heureusement, accomplir ce religieux devoir » (Saint-Victor, 1889 : 314). André Petitcolin (1865-1920) séjourna au nord de l'Espagne en 1895. Il a raconté son parcours dans le livre *Galice et Pays Basques : notes et croquis*. Le moment de son arrivée à Compostelle est exposé au lecteur comme une expérience religieuse : « La Ville sainte se montre maintenant elle-même et chaque lacet du chemin de fer nous en rapproche davantage, très lentement pour nous permettre de préparer notre âme avant d'y entrer » (Petitcolin, 1896 : 98-99).

L'existence d'un groupe de voyageurs aussi réduit est en quelque sorte paradoxale. D'un côté, elle constitue une manifestation de la situation de marasme du pèlerinage de Compostelle qu'on vient de mentionner. En plus, elle permet de confirmer la réduction considérable du nombre de pèlerins français de Compostelle au XIX^e siècle. Mais, d'un autre côté, leurs ouvrages sont à peu près les seuls textes en français dans leur genre qui présentent une vision profondément dévote du culte jacquaire à cette époque. De manière générale, les récits en français de voyages en Espagne publiés antérieurement et qui font allusion à ce phénomène religieux manquent de ce sentiment. Ainsi, on peut mentionner, à titre d'exemple, plusieurs témoignages. Alexis de Garaudé visita l'Espagne en 1851. Il consacre à Compostelle quelques commentaires assez courts, où il y a peut-être une certaine ironie :

À 50 kilomètres de la Corogne, on entre dans la ville de *Santiago* ou *saint Jacques de Compostelle*, célèbre par les pieux pèlerinages qu'on y fait de tous les coins de l'Espagne, comme les Mahométants pour la Mecque. [...] Comme nous avons peu de péchés à expier, nous n'avons pas fait un long séjour à Santiago (Garaudé, 1852 : 201-202).

Charles Davillier n'accorde pas non plus trop de place au culte jacquaire dans le récit de son voyage en Espagne, réalisé en 1862 en compagnie de Gustave Doré. Il n'y inclut qu'un seul paragraphe qui commence comme suit :

Santiago, plus connu en français sous le nom de Saint-Jacques de Compostelle, est le plus ancien et le plus fameux pèlerinage de l'Espagne. On sait que saint Jacques est le patron du pays, et que *Santiago* ! était le cri de guerre des Espagnols du moyen âge, comme *Montjoye* ! *Saint Denis* ! celui des Français (Davillier, 1874 : 685).

Le cas de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, qui participa comme officier à la guerre d'indépendance espagnole, est sans doute spécial et digne de mention. Il se montre, dans son *Guide du voyageur en Espagne* (1823), très sceptique et même très critique par rapport à cet univers. Il dédaigne les « traditions incertaines et incompatibles avec le texte des évangiles qui font voyager saint Jacques en Espagne après la mort de Dieu le fils, et par lesquelles les plus anciens prêtres de la Galice ont prétendu illustrer l'origine de leur monument de Compostelle » (Bory de Saint-Vincent, 1823 : 256). Mais il est encore plus dur

quand il attaque les chanoines de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle pour sa cupidité :

Le chapitre de Compostelle, étant parvenu, au milieu de l'ignorance des siècles où il s'était établi, à persuader à quelque monarque fanatique, ainsi qu'à son peuple crédule, que saint Jacques, monté sur un beau cheval blanc, avait, comme Castor et Polux au temps des Romains, combattu pour la croix contre les Maures dans une bataille qui n'a peut-être jamais eu lieu, il s'établit, sous le nom de denier de Saint-Jacques, un impôt énorme qui fut perçu par les aumôniers du saint ; tribut imposé sur la stupidité publique et qui, se payant encore naguère, porta les revenus de la métropole de Galice à des sommes telles que l'archevêque seul touchait plus de six cent mille francs de revenus (Bory de Saint-Vincent, 1823 : 257-258).

Par conséquent, l'apparition des voyageurs-pèlerins qui font l'objet du présent travail pourrait être considérée comme une petite manifestation de la redécouverte en France de la dévotion jacquaire et du pèlerinage vers le sanctuaire de l'apôtre dont on a parlé plus haut. Leurs œuvres en seraient un témoignage qui reste aujourd'hui. Dans ce sens, elles contrediraient (du moins jusqu'à un certain point) l'affirmation de Bartholomé et Lucille Bennassar à propos de l'absence du portique de la Gloire de la cathédrale de Compostelle dans les récits français de voyages en Espagne au XIX^e siècle :

Du XVI^e au XIX^e siècle, il n'est, semble-t-il, pas un visiteur qui se soit arrêté à Compostelle devant le portique de la Gloire, un des chefs-d'œuvre de la sculpture universelle. Nous n'avons aucune explication à proposer. Le portique était accessible, visible, protégé depuis le siècle précédent par la façade baroque de l'Obradoiro. Pourtant pas une analyse, pas un commentaire ! (Bennassar, 1998 : XV)

Cela pourrait être considéré comme une sorte d'échantillon démonstratif du peu de place accordée dans ce type d'œuvres au pèlerinage de Compostelle. Les auteurs des cinq ouvrages parlent de cette ville et du culte de saint Jacques et, à l'exception d'un seul, ils mentionnent le portique de la Gloire. Saint-Victor (1889 : 322-323) l'évoque avec beaucoup d'admiration :

Mais il nous faut surtout parler de la merveille des merveilles de la Cathédrale de Santiago, le *portico de la Gloria*, qui forme l'atrium de la basilique, entre la porte de la *Plaza Mayor* et la grande nef ; les trois arches qui le composent sont ornées de sculptures du XII^e siècle, dans lesquelles on ne sait ce qui est le plus à admirer, ou la conception du sujet ou le fini de l'exécution : le ciseau a fait vivre la pierre ; là, tout est animé, tout respire et se meut.

En conséquence, il faut signaler que le pèlerinage de Compostelle est un trait qui identifie ces voyageurs-pèlerins et qui permet aussi de distinguer leurs récits des autres textes

écrits en français par des visiteurs de l'Espagne au XIX^e siècle où l'on fait également allusion à cette ville.

Cependant, l'étude de la dimension de pèlerins jacquaires de ces cinq auteurs (finalité première de cet article) a permis de repérer chez eux un autre élément identificateur commun plus important, qui dépasse et inclut la narration de leur *aventure galicienne* et qui, par conséquent, imprègne leurs récits. Ceux-ci partagent une caractéristique thématique et même pragmatique très intéressante et très particulière, dont le séjour à Compostelle est une manifestation sans doute importante, mais non pas la seule. Ils font preuve d'un catholicisme profond qui détermine d'une manière notable leur vision générale du monde, de la vie (croyances religieuses, histoire, politique, économie, culture, art, littérature) et de leur époque. Par conséquent, leurs textes ne sont pas seulement des narrations de leur expérience en Espagne, avec des descriptions de paysages, personnes, églises ou monuments. Les parcours qu'ils ont réalisés dans ce territoire leur ont fourni aussi l'occasion de réaliser des réflexions qui manifestent une prise de position nettement conservatrice sur tous les aspects qu'on vient de nommer. Et ils les ont incluses dans leurs livres. Ceux-ci sont donc également des moyens d'expression des leurs idées.

Pour mieux comprendre le point de vue de ces auteurs, il ne suffit donc pas de connaître la situation générale du pèlerinage de Compostelle au XIX^e. Il faut également tenir compte de certains aspects du contexte politique et social existant en France et en Espagne au dernier tiers du XIX^e siècle, dont ils se font l'écho dans leurs récits. L'avènement de la Troisième République impliqua d'importantes nouveautés par rapport à l'enseignement et la situation du clergé français. On assista au développement d'une prise de position nettement anticléricale chez les politiciens républicains. León Gambetta en est un bon exemple (Caire-Jabinet, 2000 : 109). Dans une de ses lettres à Charlotte de Grammont⁵, la comtesse de Robersart (1879 : 240) dédie à Gambetta le commentaire suivant, qui n'est pas du tout complaisant : « Tu n'es pas sans savoir qu'il y a des balcons en Espagne ; tu as même entendu parler de ceux de France, où Gambetta faisait la cour au diable ». Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique entre 1879 et 1883, fut le responsable direct d'une politique de renouvellement en profondeur de l'éducation. En fait, il y introduisit de grands changements avec ses lois scolaires, promulguées entre 1881 et 1882. Il réussit à ce que l'enseignement primaire fût public et gratuit. Il arriva aussi à imposer un enseignement laïc dans les centres publics. Les conséquences de ces initiatives furent très négatives pour les congrégations religieuses consacrées à l'éducation. Le 29 mars 1880 on publia deux décrets qui les concernaient très directement :

Le premier [décret] exige la dissolution de la Compagnie de Jésus et le second une demande d'autorisation pour toutes les congrégations non autorisées. [...] Quant aux Jésuites, ils sont expulsés le 30 juin [1880]. [...] Les autres congrégations enseignantes [...] refusent de

⁵ Au sujet de Charlotte de Grammont, *vid.* Robersart (2007 : 9-10).

faire les démarches d'autorisation. Néanmoins, des milliers de religieux enseignants se voient dans l'obligation de cesser leurs fonctions. Les décrets de fermeture de nombreux établissements scolaires et les expulsions de congrégations enseignantes suivent, en application des décrets des 28-29 mars 1880. Au total 5.700 religieux sont expulsés de France par les lois J. Ferry et, en quelques semaines, 261 couvents sont fermés (Hasquenoph, 2009 : 1096).

L'abbé Guillaume Bernard passa quatre ans en Espagne (à peu près entre 1882 et 1886). Il raconta cette expérience dans le livre intitulé *Quatre ans en exil. À travers l'Espagne. Souvenirs, récits, voyages et anecdotes*. Il y fait plusieurs allusions aux moines français exilés en Espagne, à cause des décrets de Jules Ferry (*vid.* surtout Bernard, [1894] : 254). Il eut l'occasion de visiter à Burgo de Osma (localité de la province de Soria) « le couvent du Carmel, devenu le refuge des Augustins de l'Assomption après les expulsions de 1881. Le Père Emmanuel Bailly [...] y dirige le noviciat de sa Congrégation, et je suis reçu par lui avec une sympathie qui me touche » (Bernard, [1894] : 49). C'est avec un groupe de vingt-cinq novices de cette congrégation qu'il fit son pèlerinage à Compostelle (Bernard, [1894] : 81-125)⁶.

Au cours de son trajet vers le tombeau de saint Jacques en 1878, la comtesse de Roberstart doit traverser le Portugal. Elle introduisit dans son récit de ce voyage une remarque brève mais intéressante sur le marquis de Pombal (1699-1782), chef du gouvernement portugais sous le règne de Joseph I^{er} (1750-1776). Il fut le responsable de l'expulsion des Jésuites du Portugal en 1759 et aussi de la soumission de l'Inquisition au pouvoir royal (Roberstart, 2007 : 255-266) : « Le pays est très-beau ; on aperçoit la mer, des fleuves, des montagnes, des bois de mélèzes, des vignes. J'ai trouvé, je ne sais sur quelle route, les ruines du château de Pombal, le fameux ministre que je hais d'une haine parfaite » (Roberstart, 1879 : 333). A partir de cette remarque, on peut bien supposer ce que la comtesse de Roberstart put penser sur les lois scolaires de Ferry et ses conséquences pour les moines, postérieures de quelques années à la publication de ses *Lettres d'Espagne*.

À cette époque, la France évolua de manière indéfectible vers une consolidation du régime de la Troisième République et la politique anticléricale des gouvernements ne s'adoucirait pas, tout au contraire. Cela mènera, au XX^e siècle, à la publication de la loi de juillet 1901 sur les congrégations (Hasquenoph, 2009 : 1101-1129) et à la séparation définitive de l'Église et de l'Etat, par la loi de décembre 1905 (Caire-Jabinet (2000 : 110-111).

Il est important de signaler que la France avait déjà bien souffert les effets de la déchristianisation et de la Révolution au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e

⁶ Guillaume Bernard a connu Montserrat (1894 : 266-282), de même que la comtesse de Roberstart. En plus, ses visites de Caleruega (village de la province de Burgos), où naquit saint Dominique de Guzmán ; du monastère de Silos ; de l'église du Carmel à Alba de Tormes, où l'on garde des reliques de sainte Thérèse d'Avila, sont pour lui autant de pèlerinages (*vid.* Bernard, 1894 : 54-71 et 141-147). Sa condition de pèlerin en Espagne est donc également très solide.

(Martínez Rodríguez, 1991 : 414 et Caire-Jabinet, 2000 : 83). Au cours de cette dernière période, la scène religieuse française ne manqua pas de complexité. On assistera d'abord, depuis le début du siècle, à un renouveau de la foi comme réaction aux événements malheureux et agités vécus les années précédentes : désordres politiques, guerres, etc. (Caire-Jabinet, 2000: 98-104). Mais l'éloignement d'une partie de la population par rapport à la religion se maintint, à la campagne comme dans les villes. Il y eut donc une coexistence de régions et de localités plus pieuses avec d'autres plus détachées. L'Église catholique française ne parvint donc jamais à exercer au XIX^e siècle une influence et une emprise complètes sur l'ensemble de la population (Boutry, 2000).

Quant à l'Espagne, on sait bien que la situation du clergé s'affaiblit beaucoup, à cause des *desamortizaciones* (confiscations d'une partie des biens de l'Église) réalisées au cours du Trienio Constitucional (1820-1823), par Juan Álvarez Mendizábal, en 1835-1836, et par Baldomero Espartero en 1841 (Rueda, 1986 ; Bello, 1997). En plus, avec la révolution de 1868 les jésuites furent supprimés et expulsés. On peut donc dire que l'église espagnole ne jouissait plus en 1870 de la même position privilégiée que quelques décennies auparavant (Callahan, 2007 : 19). Pourtant, l'avènement de la Restauration n'impliquera pas du tout le développement d'une politique anticléricale. Tout au contraire, la Constitution de 1876 proclamait le catholicisme comme la religion de l'État (Callahan, 2007 : 17, 20, 21 et 28). L'Église espagnole avait des privilèges, mais ceux-ci étaient limités :

Los privilegios de la Iglesia eran sin duda una realidad, pero existían dentro de un marco limitado, y a veces contradictorio, impuesto por el pensamiento político liberal, la persistencia de ideas regalistas y las realidades de la vida política. Los gobiernos de la Restauración nunca otorgaron carta blanca a la Iglesia, pero sí privilegios importantes que sobrevivieron en su mayor parte hasta el fin del régimen en 1923 (Callahan, 2007 : 31).

Le développement de l'industrie en Espagne eut comme conséquence logique la croissance de la classe prolétaire. Cela a permis la création des associations ouvrières et l'expansion des doctrines socialistes et anarchistes. On assiste à l'apparition de la lutte des ouvriers pour une amélioration de leurs conditions de vie et pour un changement social profond. Ces phénomènes impliqueront la diffusion d'une conception différente du monde, de la société et du travail. Le mouvement ouvrier accordait une importance capitale à l'établissement d'une forme nouvelle d'éducation, d'une idée différente de la culture, sans doute complètement éloignées, comme on le verra, de la conception chrétienne défendue par plusieurs des écrivains étudiés ici :

La prioridad de la educación y el esfuerzo cultural dentro del discurso militante eran compartidos por muchas y distintas corrientes ideológicas del movimiento obrero y popular. Las organizaciones obreras, a menudo, proporcionaban a los trabajadores una instrucción de la que carecían ; estimulaban el estudio y la lectura, y fomentaban la discusión de principios ideológicos. Se creó un tejido cultural del que par-

ticipaban ateneos, fundaciones, casas del pueblo, centros obreros, cooperativas, escuelas laicas y racionalistas, grupos teatrales, orfeones, etc. Desde todos ellos se hicieron esfuerzos por instruir a sus afiliados, por difundir un saber impregnado de principios socialistas o anarquistas, en ocasiones de forma vaga (Abelló Güell, 1997 : 53).

Les écrivains qui font l'objet du présent travail expriment une opinion défavorable sur l'état de la foi catholique des deux côtés des Pyrénées. Ils pensent que la dévotion des Français s'est beaucoup refroidie, qu'elle est en crise ou même en décadence. Et ils en sont très mécontents. Par contre, ils voient l'Espagne comme une sorte de réserve spirituelle de l'Occident : la *seule vraie* religion et la croyance des Espagnols y restent pour le moment (plus ou moins) intactes. Il s'agit d'une sorte de patrimoine spirituel qui ne doit pas disparaître. Bernard fait la comparaison entre la profonde religiosité qu'il aperçoit en Espagne et le manque de dévotion qui, d'après lui, prédomine en France :

Quatre ans passés dans la péninsule ibérique ont été, pour celui qui écrit ces lignes, féconds en observations instructives et en enseignements multipliés, et ont fait naître en lui des sentiments de respect et de sympathique admiration pour cette illustre nation.

Plus d'une fois il m'est arrivé de pleurer en étant témoin de marques éclatantes de foi ou de spectacles véritablement chrétiens, faisant un pénible contraste avec ce qui se passe dans nos pays déchristianisés (Bernard, [1894] : 8).

Cette distinction est plus tard confirmée et même étendue au reste de l'Europe, quand Bernard ([1894] : 200) parle des impressions qu'il a ressenties au cours de son séjour à Madrid :

Madrid est une capitale moderne ; mais elle est loin d'en avoir tous les mauvais côtés. Les modes de Paris et de Berlin s'y étalent partout ; les maisons, les rues, les places, l'éclairage y sont comme dans nos villes les plus prônées.

Cependant, malgré ces apparences extérieures, on se sent bien encore au cœur de l'Espagne catholique : les manières franches et simples, les figures joyeuses, les coutumes chrétiennes, le langage affable, un air d'aisance, de santé et de propreté, tout cela est bien différent de la physionomie des populations agitées, rachitiques, souvent misérables, des autres capitales de l'Europe.

L'abbé Edmond Jaspard (1834-1919), doyen de Saint-Jacques dans la ville française de Douai, fit le pèlerinage de Compostelle en août 1883. Ce voyage fut le sujet du sermon qu'il prononça dans sa paroisse le mois suivant et qu'on publia sous le titre *Relation d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, faite au prône du dimanche 2 septembre 1883*. Jaspard y fait remarquer la différence considérable entre l'énorme dévotion des Espagnols à saint Jacques et ce qu'on pourrait définir comme une vieille et regrettable situation de manque d'intérêt pour cet apôtre à Douai :

Impossible de vous donner une idée du respect, de l'amour et de la dévotion des Galiciens et de leurs compatriotes pour le saint Apôtre qu'ils proclament le patron de l'Espagne et des Indes, et à la protection duquel ils rapportent les principales victoires gagnées par eux sur les Sarrasins et les Maures. [...] que je serais heureux si mon exemple [...] pouvait déterminer quelques-uns d'entre vous à renouer la tradition, trop longtemps interrompue, des pèlerinages douaisiens à Saint-Jacques de Compostelle. Certes, aucun d'eux ne s'en repentirait (Jaspar, 1883 : 11-12).

D'autres auteurs établissent à ce propos une opposition très générale entre l'Espagne et le reste du monde catholique. Saint-Victor fait l'éloge des anciens pèlerins de Compostelle et de leurs grands efforts pour y arriver. Mais il reconnaît quand même que cette piété a disparu à son époque et que le culte de l'apôtre ne subsiste qu'en Espagne :

Je suis allé à Rome, j'avais été à Jérusalem, je devais venir à Saint-Jacques de Compostelle qui est bien mon patron et qui m'a protégé pendant ma longue vie nomade.

Nos ancêtres affrontaient autrefois les plus rudes fatigues, et s'exposaient à tous les dangers, pour faire pieusement, une fois dans leur vie, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Cette dévotion est bien abandonnée de nos jours ; et l'on ne voit guère plus que des Espagnols dans la ville sainte qui a le bonheur de posséder les reliques de l'un des douze disciples du Seigneur (Saint-Victor, 1889 : 313-314).

Au cours de sa visite de la cathédrale de Compostelle, après être descendu dans la crypte où repose saint Jacques, Petitcolin fait aussi la triste constatation d'une décadence générale de la foi catholique et de la dévotion jacquaire, lesquelles restent malgré tout vivantes dans cette ville :

Les pèlerins apprirent le chemin de Santiago et s'y pressèrent en foule comme à Jérusalem, comme à Rome. Les années passèrent, ajoutant chacune un fleuron à sa couronne, et elle devint la capitale puissante de la Galice. Elle connut depuis la fragilité des gloires humaines et, lassée de leurs vanités, elle se retira du monde, assistant indifférente aux événements qui se déroulaient. Le grand calme s'est fait, la paix du ciel est descendue sur elle ; gardée par son cercle de montagnes bleues, elle reste, cité sainte et vénérée, un des derniers refuges de la foi qui s'en va (Petitcolin, 1896 : 112).

De toute façon, ces pèlerins-écrivains considéraient que l'Espagne catholique et dévote était menacée par de graves dangers comme les révolutions libérales ou les influences idéologiques pernicieuses provenant de l'étranger. Peu de temps après son arrivée à Madrid en mars 1863, la comtesse de Robersart manifeste son regret pour la situation des moines

espagnols⁷ et sa haine des révolutions et de leurs conséquences (De la Torre Giménez, 2006 : 713-714). À son avis, bien qu'elle ne l'exprime pas d'une manière évidente, les Lumières et la Révolution de 1789 (De la Torre Giménez, 2006 : 713) ont été particulièrement funestes pour la France :

Je ne peux me consoler de l'absence des moines, j'en hais plus que jamais les révolutions et les nouveautés immorales. Il y a quatre-vingt ans, la France croyait tenir le bonheur ; elle avait la boîte de Pandore dans les mains ; les idées dangereuses et tous les maux s'en échappèrent. L'Espagne l'a vue à l'œuvre et elle l'imite ; ah ! elle est impar-donnable ! (Robersart, 1879 : 12).

Elle affirme également, au cours de sa visite d'une église à Grenade, que « le crime est grand de chercher à ôter à la belle Espagne ce qui fait la joie de son peuple et son amour, son charme, son attrait ; ce qui est son cœur, son âme, sa grandeur et sa gloire : la religion » (Robersart, 1879 : 311). Et quand elle se trouve à Compostelle, elle exclame, se rappelant les processions de la Semaine Sainte à Séville : « O belle et catholique Espagne, ô noble champ du Seigneur ! qui te délivrera de l'ivraie de tes révolutions ? » (Robersart, 1879 : 347)

Plusieurs de ces écrivains montrent une conception de la culture, de la science et du savoir en général complètement attachée à la religion et à l'activité cléricale. Il s'agit d'une vision en quelque sorte médiévale. On dirait que, selon leur opinion, les véritables agents du progrès des connaissances humaines sont les membres du clergé. En tout cas, ils ne s'intéressent qu'à la culture chrétienne. Frédéric Ozanam (1813-1853), historien et professeur de littérature à la Sorbonne, est un cas très particulier dans le groupe de voyageurs étudiés ici. Il est un précurseur par rapport aux autres et il peut bien être considéré comme un pèlerin de Compostelle frustré : il entreprit son itinéraire vers la Galice en 1852, mais il dut rester à Burgos, à cause du mauvais climat (Ozanam, [1869] : 2, 3 et 145). La plus grande partie de son séjour en Espagne se déroula donc dans cette ville. C'est pourquoi le récit où il raconte ce voyage a pour titre *Un pèlerinage au pays du Cid*. Il s'agit d'un ouvrage où Ozanam parle de Burgos, de son histoire, de ses monuments ou de la littérature castillane médiévale. Il y inclut aussi un commentaire où il fait l'exaltation de deux philosophes espagnols d'inspiration chrétienne, Jaime Balmes (1810-1848) et Juan Donoso Cortés (1809-1853) :

Avec quels regrets nous entretenions-nous ensemble [Ozanam et le théologien Orteaga y Ercilla] de ce profond et judicieux Balmès, enlevé si jeune, non pas seulement à son pays, mais à l'Église, à la philosophie chrétienne ! Avec quelles espérances nous attachions-nous à cet esprit moins sûr, mais généreux et brillant, à cette pensée hardie, à cette parole éloquente de Donoso Cortès, bien éloigné de croire que

⁷ La comtesse de Robersart fait ici sans doute allusion aux effets, très négatifs pour le clergé régulier, de la *desamortización* de Mendizábal.

sitôt allait s'éteindre la seconde étoile du ciel d'Espagne ! Toutefois je ne craindrais jamais les ténèbres éternelles pour un pays catholique, où la science est comptée parmi les dons du Saint-Esprit et parmi les devoirs du prêtre (Ozanam, [1869] : 116-117).

Pendant sa dernière visite de la cathédrale de Compostelle, et après avoir admiré à nouveau ses trésors, la comtesse de Robersart fait l'exaltation des apports artistiques et intellectuels de l'Espagne chrétienne à l'humanité (De la Torre Jiménez, 2006 : 713-716) :

L'Espagne met en lumière bien des vérités ; ce grand pays chrétien est rempli d'enseignements, et là où la langue menteuse et empoisonnée crie ignorance, fanatisme et ténèbres, il y eut toutes les sciences, toutes les beautés, tous les trésors et toutes les vertus. Il faudrait qu'un écrivain démontrât ce que l'Espagne chrétienne a fait ; la vie très-douce, très-intellectuelle et savante, très-animée et très-sainte que chacun était libre d'y mener (Robersart, 1879 : 358).

Elle revient sur ce sujet un peu plus tard, avec plus de force et de passion. Elle est furieuse et émue en même temps d'avoir connu très directement les effets destructifs, produits sans doute par la *desamortización* de Mendizábal (même si elle ne la nomme pas)⁸, sur les biens qui avaient appartenu aux ordres monastiques espagnols (Bello, 1997 : 145). Estrella de la Torre Jiménez affirme à ce propos :

Para la viajera [la comtesse de Robersart], la cultura española estaba íntimamente unida al poder eclesiástico, sin la Iglesia, todo era caos y desastre. Pero cuando ella llega a España, las cosas habían cambiado sobremanera, la encuentra diferente, arruinada, desposeída de todo aquello que le había imprimado carácter (De la Torre Jiménez 2006 : 713).

La comtesse de Robersart souffre beaucoup du mépris et de la destruction d'un patrimoine culturel que les moines avaient toujours créé et conservé dans leurs couvents (1879 : 360-361). Les bibliothèques en constituent une partie d'une importance énorme :

Si quelques-uns des révolutionnaires étaient de bonne foi, s'ils croyaient avec sincérité que tout catholique et surtout les moines sont ignorants, stupides et pervers, quelle surprise pour eux en entrant dans ces augustes couvents si nobles, si poétiques même, où tant de vie et de grave bonheur circulaient ; où les bibliothèques étaient telles, qu'en les prenant sans soin et en les gaspillant, elles ont formé presque partout les bibliothèques nationales (Robersart, 1879 : 361).

À un moment donné de son parcours en Espagne, Bernard a l'occasion de visiter le monastère de Santo Domingo de Silos. Il peut y admirer les travaux intellectuels et artis-

⁸ En réalité, lors de son premier séjour à Séville en 1863 la comtesse de Robersart identifie la *desamortización* de Mendizábal sous le nom de *révolution*. Elle parle aussi des mauvaises conséquences de cette initiative politique pour la Chartreuse de Séville (Robersart, 1879 : 48-49 et 57).

tiques réalisés par les moines. À son avis, il s'agit d'un ensemble d'activités d'une grande valeur spirituelle, et on a même lieu de croire qu'elles pourront exercer une influence remarquable sur la culture et la vie des chrétiens à l'époque (Bernard, [1894] : 67) :

Une bibliothèque déjà riche en livres et en manuscrits, un *archivium* précieux, des ateliers simples mais actifs, nous montrent ici dom Plaine, type du savant aimable, restaurant la mémoire des saints de l'Armorique ; là, le Prieur lui-même, le sympathique dom Guépin, préparant une nouvelle édition et un nouveau succès à sa belle vie de saint Josaphat ; plus loin le vénérable Père Jean, un des quatre survivants de la fondation de Solesmes, donnant à ses statues de la Vierge un fini et une expression qui semblent redire toutes les victoires et toutes les peines du siècle présent et toutes les espérances de l'avenir (Bernard, [1894] : 68-69).

Cette conception conservatrice de la culture, de la science et de l'art est intimement liée à un refus de l'évolution de la société de l'époque vers la modernité. Ozanam ([1869] : 2) avait le désir de connaître une Espagne sous-développée mais pleinement chrétienne, écartée du progrès mais libre de toute contamination idéologique extérieure : « Moi aussi j'ai rêvé le pèlerinage de Saint-Jacques. Je me réjouissais de voir la vieille Espagne chrétienne, cette Espagne libre, pauvre, délaissée, qui subit moins profondément l'empreinte de l'étranger ». La comtesse de Robersart (1879 : 15) associe le progrès en Espagne à la perte graduelle de la religiosité dans ce pays :

Le luxe gagne, les machines gagnent, les industries diverses gagnent, et bien des choses gagnent qu'on appelle progrès ; la religion perd. Les couvents ont été pillés, brûlés, changés en places publiques ou en fabriques. Jadis Séville était une ville de foi ; on y vivait au foyer avec grand respect de l'autorité paternelle, retiré, priant et faisant l'aumône. Ce n'est plus cela. Il y a progrès maudits.

Cette voyageuse fait postérieurement quelques commentaires peu complaisants sur la modernisation de la ville de Barcelone, qui incluent une certaine dose d'ironie. On dirait qu'elle regrette les manifestations les plus conventionnelles de l'Espagne traditionnelle :

Barcelone a près de deux cent mille âmes, qui étouffent dans les étroites murailles de la ville, mais on les renverse de toutes parts, pour faire les maisons les plus modernes, les plus incommodes, les plus prosaïques. Nous sommes ici en pleine industrie ; il y a des fabriques, de *l'arrgent* ! de gros ventres dorés, pas de mantilles, des chapeaux de Paris, une très-belle salle de spectacle, des ouvriers, presque des blouses, des voitures, des chevaux anglais. Point de mules. C'est à peine l'Espagne (Robersart, 1879 : 210).

En plus, après son éloge de la culture chrétienne espagnole, la comtesse de Robersart en arrive même à nier catégoriquement l'importance et même la nécessité du dévelop-

pement industriel en Espagne. Sous ce point de vue conservateur, elle fait même une critique de la situation de la classe ouvrière, caractérisée par l'exploitation et l'alcoolisme :

Il n'y a point d'industrie [en Espagne] dit-on ; on répondrait des volumes à ce radotage. Que manquait-il à l'Espagne avant ses révolutions ? Ses vieilles étoffes même sont aussi belles qu'aucune des Indes, et Dieu n'a pas condamné nécessairement l'homme à travailler nuit et jour au milieu des machines : ceux qui travaillent sans relâche dans les mines et dans les fabriques, boivent pour la plupart, s'abrutissent et se perdent souvent corps et âme (Robersart, 1879 : 358-359).

La comtesse de Robersart partage ici la prise de position de l'Église et des secteurs les plus chrétiens et les plus conservateurs de la société française contre le développement industriel et ses conséquences négatives (sur les plans matériel et spirituel) pour les classes ouvrières (Boutry, 2000 : 285-291 et Caire-Jabinet, 2000 : 106-107).

On dirait aussi que quelques-uns de ces voyageurs ne sont pas très enthousiastes d'un élément inhérent à toute société moderne et démocratique : l'exercice de la liberté de presse, très intimement liée (comme il est évident) à la pluralité des opinions et à la liberté d'expression (Bellanger *et al.*, 1972, t. 3: 179). À ce sujet, il est important de constater que Bernard mentionne deux journaux français qui constituent des exemples significatifs d'un type concret de presse, développé en France au XIX^e siècle : « une presse catholique et conservatrice, voire réactionnaire, désormais prête à en découdre avec une violence qui rappelle la vigueur belliqueuse des écrivains contre-révolutionnaires » (Vaillant, 2011 : 976). Il ne s'agit donc pas d'un journalisme pacifique, tolérant et enclin à admettre les différences d'opinion. Bernard recourt à ces publications sans doute à cause de leur orientation idéologique et afin d'illustrer et d'enrichir la narration de son voyage. Il les utilise aussi à l'appui de ses idées religieuses. Le premier est *L'Univers*, fondé en 1833 par Jacques-Paul Migne, dirigé depuis 1840 par Louis Veuillot et où celui-ci

développe les thèmes dont il ne se départira plus : une défense intransigeante de l'Église catholique, de ses dogmes et de ses traditions ; la célébration de la papauté, de son magistère religieux, moral et politique et de son infaillibilité dogmatique ; le dénigrement de la bourgeoisie voltairienne, de la franc-maçonnerie et de la libre-pensée, de la philosophie d'État et de l'Université ; une hostilité violente envers le protestantisme et le judaïsme ; une polémique de chaque instant avec la presse anticléricale, notamment *Le Siècle* de Havin ; l'exaltation de la personne de Pie IX et de la mission de la « France catholique » parmi les nations ; la nostalgie enfin d'une « chrétienté » (Boutry, 2011 : 440).

Bernard cite dans son œuvre un article de *L'Univers* (paru dans le numéro du 10 octobre 1892) où son auteur, A. Roussel, offre une description de la ville espagnole de Pampelune. On y trouve un passage très curieux, qui contient une lamentation pour la progres-

sive disparition de la mantille espagnole. Roussel y voit un symptôme du recul de la foi catholique en Espagne :

La mode gagnera et, comme elle défigure en France toutes les paysannes qui abandonnent leur costume, elle aura bientôt fait, sans doute, de défigurer en Espagne les jeunes filles et les femmes, dont la mantille encadre si joliment la tête. Qui sait si, avant dix ans, les mantilles, aujourd'hui plus nombreuses encore, ne seront pas en minorité ? Or, on sait que le mouvement des mœurs suit presque toujours le mouvement de la mode. Qu'en sera-t-il de la grande piété des femmes et du peuple espagnol ? (Bernard, [1894] : 31).

Le deuxième journal est *Le Pèlerin*, lancé en 1873 par le père François Picard, de la congrégation des Assomptionnistes. Cette publication servit à la propagation de la conception religieuse de cet ordre, « un catholicisme de masse, populaire, dynamique, moderne, protestataire et intransigeant » (Boutry, 2011 : 442). Bernard reproduit aussi dans son récit la narration de son excursion à Caleruega, telle qu'elle fut d'abord publiée dans le numéro 326 du *Pèlerin* (*vid.* [1894] : 54). À la fin de cette visite, Bernard et ses accompagnants participèrent à une procession réalisée par les moines augustins du couvent de La Vid (Burgos) en leur honneur. La critique des *ennemis de la religion* y est bien présente :

Au milieu du groupe s'élevait majestueusement, tout illuminée par les flambeaux, la grande statue de saint Augustin, revêtue d'habits précieux qui scintillaient à travers la nuit. C'est le bienheureux Père lui-même qui venait au devant de ses enfants. On avait les yeux pleins de larmes. Pour moi, j'avoue que rien ne m'a plus touché que cette surprise si religieuse et si délicatement ménagée. Les Pères jouissaient de notre joie, et nous de la leur. Que la charité est belle ! Que diraient, s'ils pouvaient voir un tel spectacle, ceux qui croient que l'âme de l'Église n'a plus de sève, et que la vie religieuse est morte dans le monde ? (Bernard, [1894] : 62)

Il est aussi important de signaler que Bernard se servit également d'un journal catholique espagnol pour raconter son séjour à Compostelle. Il a pour titre *El Libredón* et parut pour la première fois en 1875 (Santos Gayoso, 1990 : 194). On y publia les nouvelles relatives à l'arrivée et à la présence dans la ville du groupe de vingt-cinq novices pèlerins déjà nommé. Bernard ([1894] : 109 et 120) en tira des passages qu'il traduisit en français et où l'exaltation de la foi catholique ne manque pas. Au cours d'une cérémonie célébrée en hommage de ces religieux dans la cathédrale, le prêtre qui les dirigeait prononça un discours :

Vint le moment où le R. P. Emmanuel Bailly monta en chaire : le recueillement fut général et le silence très profond. [...] Il expliqua qui étaient, d'où venaient, où allaient ces pèlerins religieux, et pourquoi ils avaient entrepris un tel voyage. En développant chacun de ces points, il eut des moments d'inimitable éloquence, et

plus d'une fois il fit couler les larmes des yeux de ses auditeurs lorsqu'il rappela les malheurs de la France, sa patrie, et qu'il loua la foi pure, grande, admirable de cette chère Espagne qui avait été sa seconde patrie et qu'il n'oubliera jamais jusqu'à son dernier soupir. Il dit que l'Espagne lui avait apparu comme un miracle étonnant devant l'état actuel des autres nations ; miracle que seul avait pu accomplir l'apôtre qui la protège sans cesse (Bernard, [1894] : 115).

Pour sa part, la comtesse de Robersart se définit assez clairement par rapport à l'activité de la presse, comme moyen d'information et d'opinion. D'un côté, elle dit à Charlotte de Grammont, en rapport sans doute avec la confiscation des biens de l'Église à Compostelle : « La bibliothèque de l'université est très-riche ; elle vient des couvents. Je m'arrête. Tiens pour menteur quiconque dira du mal de l'Espagne catholique et de son clergé. Les journaux n'apprennent que trop les putréfactions de l'Espagne révolutionnaire » (1879 : 350). D'un autre côté, elle manifeste son enthousiasme pour Louis Veuillot (Robersart, 2007 : 5-6) : « T'ai-je dit que Veuillot est très-connu et admiré en Espagne ? Un savant le portait bien haut l'autre jour et disait qu'il avait l'intuition et le génie de la théologie et de l'état actuel du monde ; il trouvait l'article sur Serano [*sic*], un chef d'œuvre ». (Robersart, 1879 : 331). Dans cet article, publié le 6 septembre 1874, Veuillot montre son plus profond refus de l'avènement du général espagnol Francisco Serrano à la présidence de la république espagnole à cette même année :

Il n'y a rien de plus inexplicable que cette reconnaissance de M. Serano [...]. Une seule chose peut en rendre compte : la destruction et l'aviilissement du droit dans l'esprit des rois et dans l'esprit des peuples. Les rois sentent qu'ils ne méritent plus de régner, et les peuples qu'ils ne méritent plus d'être gouvernés. Sur cela ils sont d'accord. – Nous régnerons comme nous pourrons, au hasard ! – Nous gouvernera qui pourra et l'entreprendra qui voudra, au hasard ! (Veuillot, 1874 : 1).

On peut voir dans cette publication une manifestation concrète, appliquée à l'Espagne républicaine de l'époque, de la prise de position légitimiste de Veuillot par rapport au gouvernement de la France.

La comtesse de Robersart fait aussi un autre commentaire louangeur sur Veuillot : « [il] est très connu et aimé ici [en Espagne] ; on en parle comme du successeur de Joseph de Maistre ». (1879 : 342) (*vid.* aussi Robersart, 2007 : 262). On peut donc supposer qu'elle aimait bien le type de journalisme et l'idéologie que Veuillot et *L'Univers* représentent.

Une autre manifestation de cette attitude contraire à la modernisation de la société contemporaine est aussi fournie par Bernard. Cet auteur expose dans son récit une comparaison entre la démographie de l'Espagne et celle de la France. Il fait l'éloge de l'augmentation de la population espagnole. En France, par contre, les décès sont plus nom-

breux que les naissances. À son avis, l'explication de cette différence se trouve dans le fait que la foi chrétienne jouit en Espagne d'une santé bien meilleure qu'en France :

Qu'il suffise de dire que l'Espagne est loin d'en être venue au point où la France en est réduite, car, chez elle, bien loin que les décès l'emportent sur les naissances, le dernier recensement accuse sur le précédent (1877) un accroissement de population qui se chiffre par 931.287 habitants, le total étant pour l'Espagne, les Antilles, le golfe de Guinée et les îles Philippines, de 25.994.014, dont 12.934.748 hommes et 13.062.720 femmes. C'est qu'en Espagne la foi catholique n'a pas encore reçu les mêmes atteintes, encore qu'on y puisse signaler de dangereux symptômes. J'ai déjà noté le mouvement socialiste. Il y faut joindre la propagation des mauvaises lectures. C'est ainsi qu'à la vitrine d'une librairie j'ai vu flamboyer les titres des dernières œuvres de Zola, dont il se fait ici une traduction au fur et à mesure de leur publication (Bernard, [1894] : 262).

Il faut déduire de ces affirmations de Bernard que la situation de la famille catholique traditionnelle en Espagne était encore solide à la fin du XIX^e siècle, et que l'accomplissement du devoir de la procréation n'était pas du tout un problème. Cependant, il croit déceler d'importantes menaces qui pourraient l'ébranler. On peut voir dans cette dénonciation qu'il est conscient de la propagation de la doctrine socialiste en Espagne et, peut-être aussi, du mouvement ouvrier en général. Et il y a lieu aussi de supposer, même s'il ne le dit pas, qu'il pensait au danger de la propagation du néomalthusianisme, avec sa défense d'un contrôle des naissances. Cette doctrine qui sera d'abord développée en France par Paul Robin, ne tardera pas beaucoup à pénétrer en Espagne, adoptée par le mouvement anarchiste (Abelló Güell, 1997 : 56). En plus, il suggère, de manière assez maladroite, que la lecture des œuvres de Zola peut constituer une sorte de danger contre la procréation. Sans doute, il ignorait que cet auteur était un défenseur des valeurs familiales et de la fécondité. Le 23 mai 1896, Zola publia dans *Le Figaro* un article intitulé « Dépopulation », où il montre son inquiétude pour une croissance démographique insuffisante dans son pays : « ... la statistique constate que la population en France n'augmente plus que dans des proportions sans cesse déclinantes, qui font prévoir le jour prochain où elle diminuera » (Zola, 1896 : 1). La solution qu'il propose est en même temps naturelle et patriotique :

O mères françaises, faites donc des enfants, pour que la France garde son rang, sa force et sa prospérité, car il est nécessaire au salut du monde que la France vive, elle d'où est partie l'émancipation humaine, elle d'où partiront toute vérité et toute justice ! Si elle doit un jour ne faire plus qu'une avec l'humanité, ce sera comme la mer où tous les fleuves viennent se perdre (Zola, 1896 : 1).

En ce qui concerne les méthodes de contrôle et de limitation volontaires des naissances, Zola (1896 : 1) considère qu'elles sont de véritables « tragédies de la natalité ». Il montre aussi ses convictions à ce sujet dans son roman *Fécondité* (1899), appartenant au

cycle des *Quatre Évangiles* (1899-1902). L'avortement, par exemple, y est identifié comme « l'assassinat bas et lâche [...], qui supprime la vie à sa source. L'infanticide était moins meurtrier » (Zola, 1899 : 192).

Ce mépris des *mauvaises lectures* de la part de Bernard, et surtout sa critique des œuvres de Zola, permettent de supposer que ce prêtre n'aime pas la littérature naturaliste. Sa foi religieuse détermine fortement ses préférences en matière littéraire. Son éloge de saint Jean de la Croix en est un exemple très clair :

Saint Jean de la Croix a vécu et est mort dans le couvent des Carmes, où nous sommes logés. [...] ... il écrivit dans sa cellule des livres admirables de spiritualité, que la littérature espagnole admire autant que la piété chrétienne, et qui ont été traduits dans toutes les langues (Bernard, [1894] : 162).

Sa religiosité est également présente dans sa critique de la description qu'un voyageur français en Espagne, *peu chrétien*, fait de la danse de *los seises* à Séville. Ce voyageur est Charles Davillier. Bernard dut lire son récit, puisqu'il le cite de manière assez exacte, avec quelques modifications⁹ :

Quant aux danses, un voyageur peu chrétien et très disposé à se scandaliser, en écrivait :

« A vrai dire, leurs pas ne ressemblent en rien aux danses profanes en usage en Espagne ; ce sont des *coulés* ou des *glissés*, sur un mouvement de valse très lent, ressemblant aux menuets du seizième siècle » (Bernard, [1894] : 231).

On pourrait croire que Petitcolin professe aussi un certain dédain en rapport avec le naturalisme français, la libre pensée et leur succès en Espagne. Au cours d'une conversation avec un libraire à Vigo, il apprend que les auteurs français les plus répandus dans ce pays sont (d'après le témoignage du libraire), Paul Bourget, Georges Ohnet, Alphonse Daudet et surtout Émile Zola. Il arrive à une conclusion qui ne paraît pas l'enthousiasmer :

En résumé, la tendance est au naturalisme et à la libre-pensée. Le premier caractère ne me surprend nullement, il est dans l'esprit espagnol, qui a l'amour de la brutalité matérielle, et sacrifie la convention, voire même l'idéal, aux choses tangibles lui donnant l'illusion de la réalité. Quant au second, il faut y voir une réaction, et comme toujours chez ces gens passionnés, elle est violente et poussée à l'extrême. Notre siècle, enfin, peut être comparé à un vieillard qui toute sa vie aurait étudié la théorie, et qui, brusquement passant à la pratique, s'y plongerait sans mesure (Petitcolin, 1896 : 51-52).

⁹ Dans le texte original de Davillier (1874 : 421-422) on peut lire : « ... à vrai dire, leurs pas ne ressemblent en rien aux danses profanes en usage en Espagne : ce sont des *coulés* ou des *glissés*, sur un mouvement de valse très-lent, sans doute dans le genre de ceux de l'ancienne pavane d'Espagne telle qu'on la dansait au seizième siècle, ou du menuet, qui la remplaça, dit-on ».

De la même manière, la comtesse de Robersart manifeste un goût littéraire conservateur et marqué par sa foi chrétienne dans ses sincères éloges de Fernán Caballero (De la Torre Giménez, 2006 : 718). Elle eut l'occasion de faire sa connaissance à Séville et fut vraiment ravie par ses vertus et aussi par ses convictions personnelles, qu'elle partage complètement :

L'automne commence pour Fernan, mais il a respecté ses beaux cheveux blonds, ses petits traits délicats et presque sa beauté des anciens jours. C'est une amie du bon Dieu, très-douce à entendre, très-compatissante. Elle m'a parlé de la foi des campagnes, de leurs mœurs sévères, de la science profonde, de la théologie saine et fidèle à Rome, de la sainteté du clergé d'Espagne, du malheur des révolutions. A son éloquence entraînant, j'ai compris mieux que jamais la beauté du caractère espagnol (Robersart, 1879 : 76-77).

Cependant, la comtesse de Robersart vante de manière indirecte les qualités littéraires des textes écrits par Fernán Caballero, puisqu'elle se fait l'écho des opinions d'autres personnes qui méritent tout son crédit¹⁰ :

Veillot aime passionnément ses ouvrages. Antoine de la Tour en parle comme d'écrits incomparables, qui rendent d'une manière supérieure la vie et les usages de l'Espagne, et le savant et judicieux supérieur des Jésuites de Séville, le R. P. Bernardo Rabanel a écrit : « Fernan Caballero dont le véritable nom est Doña Cecilia Bolh de Arron [Cecilia Bölh de Faber y Larrea], est un insigne écrivain ; ses romans sont connus dans toute l'Europe et elle ne sera jamais assez louée à cause de son irréprochable pureté de doctrine, et du délicieux enchantement avec lequel elle peint les vieilles et belles mœurs de cette terre [...]. » (Robersart, 1879 : 263-264).

La religiosité de la comtesse de Robersart conditionne son opinion sur un texte de Théophile Gautier : « Je lis Théophile Gautier, *Tras los Montes* ; le souffle chrétien en aurait fait un chef-d'œuvre » (Robersart, 1879 : 284).

Le texte de Jaspar (1883 : 3) commence avec un verset de l'Ancien Testament, plus concrètement de l'*Éclésiastique* (XLIV, 1). Cela ne doit pas du tout surprendre, puisque son texte est un sermon : « Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione suâ »¹¹.

¹⁰ De toute façon, la comtesse de Robersart ne manque pas de citer quelques ouvrages de Fernán Caballero. Cela permet de supposer qu'elle les a bien lus : « Son éloge est dans toutes les bouches ; aucun auteur, dit-on, ne rend aussi bien les mœurs et les usages de son pays. Ses ouvrages sont traduits dans toutes les langues, la Gaviota, Elia [*Elia o la España treinta años ha*], Clemencia, fleurs des champs [*La flor de las ruinas*], la famille Alvara [*La Familia de Alvareda*], etc., etc. (1879 : 77).

¹¹ Voici la traduction en français de ce verset : « Louons ces hommes pleins de gloire qui sont nos pères et dont nous sommes la race ».

Le conservatisme en matière littéraire de ces voyageurs ne les empêche pas d'apprécier le génie incontestable de Cervantès¹². En fait, Bernard affirme qu'il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Études sur la littérature espagnole*, qui contient une analyse de la vie et de l'œuvre de cet écrivain espagnol ([1894] : 252). Cependant, l'influence de sa foi catholique conditionne, du moins dans une certaine mesure, son opinion sur cet auteur :

Cervantès est un auteur national qui tient en Espagne une place analogue à celle d'Homère en Grèce et à Rome. Il est admis que ses héros doivent figurer partout. Le fâcheux est que Cervantès tourne en dérision les beaux sentiments et dénigre cette chevalerie espagnole, à laquelle il a été mêlé ; car il a été un croisé de Lépante (Bernard, [1894] : 260).

Ozanam mérite ici une considération à part. Il présente dans son œuvre un long commentaire sur la poésie lyrique castillane au XV^e. On peut y apprécier sa condition d'historien, de chercheur en littérature et aussi de précurseur de la littérature comparée :

Le quinzième siècle est encore un siècle tragique. Les chrétiens d'Espagne se déchirent et s'entre-tuent, pendant que sur les tours de Grenade les infidèles veillent en attendant l'heure de se jeter sur la Castille épuisée. Pourtant le *Cancionero de Baena*, qui réunit les compositions de cinquante auteurs, ne garde presque nulle trace des guerres civiles, ni de guerres saintes, où ces poètes et leurs Mécènes jouaient leur tête. Les plus sérieux s'attachent à une poésie savante, dont ils trouvent l'exemple chez Dante, désormais établi en maître sur le Parnasse castillan. [...] Les esprits légers en plus grand nombre s'engagent à la suite des Provençaux ; ils préfèrent cette poésie galante qui allume tant de feux, aiguise tant de flèches, mais qui d'ordinaire ne coûte pas la vie à ses adeptes (Ozanam, [1869] : 90-92).

Mais Ozanam montre également dans ces appréciations, même si ce n'est qu'en passant, sa dimension religieuse, sa profonde foi chrétienne :

Mais surtout le quinzième siècle, en s'appliquant à reproduire les rythmes des Italiens et des Provençaux, en poussant jusqu'à l'excès la ciselure du vers et de la strophe, faisait subir un travail nécessaire à la rude langue du Cid. [...] Il fallait qu'elle passât par un long apprentissage avant d'arriver au moment où Caldéron, retrouvant l'inspiration des plus beaux temps chrétiens, lui donnerait tout le prestige d'un langage étincelant et musical, intraduisible pour nous, éternellement enchanteur pour l'oreille des Espagnols (Ozanam, [1869] : 93-94).

¹² *Vid.* Robersart (1879 : 21), Saint-Victor (1889 : 51), Bernard ([1894] : 183), Petitcolin (1896 : 257-259). En plus, Saint-Victor (1889 : 51) inclut dans son récit une note de bas de page où il précise le nombre d'éditions et de traductions dont cette œuvre a été l'objet entre 1605 et 1889.

Les voyageurs-écrivains étudiés ici apparaissent comme les défenseurs d'une vision du monde dépassée par l'évolution politique, sociale et économique de la France et de l'Espagne. Ils se caractérisent, en général, par une nostalgie d'un passé où, à leur avis, la situation de la foi catholique était meilleure. Ils sont les témoins indignés et affligés d'un présent qu'ils déplorent, puisqu'ils considèrent qu'il est dépourvu des valeurs chrétiennes. Petitcolin (1896 : 139) exprime très bien ces sentiments au cours de sa dernière visite de la cathédrale de Compostelle. Il y observe et admire l'attitude très pieuse des fidèles :

Prosternés sur les dalles, les bras étendus, les fidèles prient immobiles, comme pétrifiés dans une attitude extatique. Accomplissant un vœu sans doute, une femme se traîne sur les genoux, un cierge à la main ; ses lèvres remuent, balbutiant quelque oraison, ses yeux démesurément ouverts sont rivés vers le saint, et fascinée, lentement elle rampe vers lui, attirée par une invincible force.

Chez elle, chez tous ces fervents, la foi éclate imposante parce qu'elle est simple, inébranlable parce qu'elle ne raisonne pas ; la foi sans bornes qui faisait les martyrs, à ces premiers âges de la chrétienté où dans un élan prodigieux de renoncement et de sacrifice, l'or affluait, les fortunes s'entassaient, dans les temples que pierre par pierre édifiaient les pèlerins. Mon Dieu ! qu'il est loin notre siècle de matérialisme brutal et révoltant, sans croyance et sans idéal !

La seule ressource qui reste à ces auteurs est l'espoir d'un changement des circonstances à l'avenir. Mais il est curieux de constater chez quelques-uns d'eux la manière dont ils conçoivent la réalisation de leurs espérances. Ils font appel à la lutte contre les ennemis du catholicisme. On dirait qu'ils réclament la réalisation d'une nouvelle croisade. En rapport avec le concordat de 1851 entre le Saint-Siège et l'Espagne, Ozanam exprime son désir de voir ce pays redevenir une grande puissance au service de l'expansion du christianisme :

Je dirais à l'Espagne qu'elle a fait avec le saint-siège une paix bonne et sage [...]. Il lui reste à reprendre, parmi les puissances chrétiennes, la grande fonction qui lui fut assignée. [...] ... l'Espagne découvre l'Afrique, où l'Alcoran vaincu essaye de ranimer le fanatisme de ses sectaires. Les Espagnols justifient leurs combats de taureaux comme une école de courage qui entretient les qualités militaires de la nation. Ils ont à leur portée et nous leur avons fait une meilleure école de soldats ; les côtes du Maroc leur sont promises ; et leur armée se retremperait dans la croisade civilisatrice qui achèverait de faire de la Méditerranée un lac chrétien (Ozanam, [1869] : 148-149).

La comtesse de Robersart invoque à Compostelle le retour d'un saint Jacques guerrier : « O Jacques, vainqueur de Logrono ! ayez compassion de l'Espagne et de la France ; chassez de nouveau les infidèles ! portez avec nous nos douleurs » (1879 : 342). Jaspas encourage ses fidèles à agir en défense de la foi, et il prend comme modèle à suivre les catholiques espagnols au Moyen Âge et leur *Reconquista* :

Mes frères, les circonstances exigent qu'à l'exemple de notre saint Patron, nous sachions échanger les occupations pacifiques pour l'intrépide défense de notre foi. Du magnifique édifice de croyances et d'institutions religieuses que nous avaient légué les vieux âges, il n'est presque plus un seul point aujourd'hui qui ne soit envahi ou menacé par les ennemis de Dieu : ayons donc l'œil, la main et le cœur partout, et que les insuccès ne nous découragent point. [...] ... les Catholiques espagnols n'eurent pas moins de *trois mille* rencontres avec les mécréants avant de recouvrer pleinement leur indépendance. N'importe, ils retournaient sans cesse à la lutte en s'écriant : « Saint Jacques ! l'Espagne combat ! » Imitons leur invincible obstination, nous qui avons le même protecteur et les mêmes adversaires, et l'heure du triomphe finira par sonner (Jaspar, 1883 : 14-15).

On voit ici parfaitement exprimée l'idéologie réactionnaire de ces écrivains. Le progrès de la société doit être nécessairement une régression à une situation propre au Moyen Âge ou, du moins, à l'Ancien Régime. À leur avis, il serait nécessaire d'effectuer une espèce de restauration de la prépondérance absolue du catholicisme, qui en finirait avec la crise de la foi dont ils se plaignent.

Ces voyageurs-écrivains, avec cette vision combative de leur aspiration à un rétablissement des valeurs chrétiennes, excluent toute possibilité de tolérance ou de coexistence entre différentes confessions religieuses sur un plan d'égalité. Leurs textes fournissent d'autres manifestations de cette intransigeance. Par exemple, Saint-Victor (1889 : 59) ne se montre pas très respectueux de la confession musulmane quand il mentionne à Cordoue les « trente-cinq couvents que la piété des chrétiens avait fondés dans l'intérieur de la ville, pour la purifier de l'occupation sept fois centenaire des fanatiques musulmans ». La comtesse de Robersart fit un bref séjour au Maroc lors de son premier voyage en Espagne. Elle y eut l'occasion de prendre contact avec les Arabes et les juifs. En rapport avec les musulmans, elle déclare : « je ne cesse d'être opprimée à la pensée de tout un peuple dans l'erreur » (Robersart, 1879 : 125). Quant aux hébreux, ils ne lui inspirent pas vraiment beaucoup d'estime : « Ils [les juifs] offrent le plus grand contraste par l'inquiétude de leur physionomie et leurs allures furtives, avec la noblesse indifférente des Arabes » (Robersart, 1879 : 119). Et on peut bien croire qu'elle est aussi contre le protestantisme, après avoir lu ce qu'elle signale au sujet de la condition religieuse du voyageur allemand Reinhold Baumstarck ¹³:

J'ai en regard l'*Excursion en Espagne* de Reinhold Baumstarck, vantée avec justice. Malheureusement il n'y est resté que trente-trois jours. Quoique protestant (je crois qu'il s'est fait catholique après avoir vu

¹³ En ce qui concerne les relations conflictuelles entre catholiques et protestants en France au XIX^e siècle, voir Boutry (1988-1992: 161-165). À propos de la situación (pas du tout faible) du protestantisme en France à cette même époque, voir Joutard (1988-1992).

l'Espagne), il a l'intuition des beautés catholiques de cet admirable pays, et il esquisse les plus nobles et souvent les plus profondes idées. Mais il écrase aussi quelques fleurs » (Robersart, 1879 : 284-285).

Mais c'est sans doute Bernard qui constitue le plus clair exemple de cette attitude d'intolérance. Il refuse l'Islam :

L'Espagne, c'est une terre de saint et de héros ; pendant plus de 700 ans, elle fut le champ de bataille des luttes gigantesques entre le Christianisme et l'Islamisme : que de sang versé dans les plaines et dans les vallées de la Castille, de l'Aragon, et dans les royaumes de Léon ou de Valence ! Il y eut une époque terrible où la sainte Église de Dieu sembla succomber sous les coups des Musulmans vainqueurs : réfugié dans les montagnes des Asturies, un brave, dont le nom est immortel, Pélagie, se met à la tête d'une poignée de vieux soldats dont il enflamme le courage, et reprend pied à pied le terrain perdu. Le Maure repoussé est obligé de passer en Afrique, d'où il était venu (Bernard, [1894] : 7).

Il ne manque pas non plus de critiquer les juifs. Au moment d'entrer en Espagne par Irún, Bernard attaque l'avarice et la pratique de l'usure qui paraît inhérente à ce peuple¹⁴ :

Avant de quitter la gare d'Irun, il faut profiter des quelques minutes qui restent pour changer, en monnaie du pays, l'argent et l'or français que vous avez.

Dans un coin de la salle d'attente, un juif montre sa tête à travers les barreaux d'une sorte de guérite. C'est là le *Cambio* (le Change). Vous présentez de l'or, on vous rend des billets de banque espagnols, avec la meilleure grâce du monde. Si vous n'avez pas soin de réclamer le bénéfice des 12% que gagne l'argent français au change, soyez sûr, candide lecteur, que ce bénéfice passera tout entier dans le gousset du juif qui vous a souri si loyalement (Bernard, [1894] : 11).

Il méprise des jansénistes et leur conception rigoriste de l'administration des sacrements (*vid.*, à ce sujet, Julia, 1988-1992 : 253-257). Quand il est à Madrid, Bernard mentionne, en rapport avec la préparation de l'exécution d'un condamné à mort,

... cet usage janséniste [...], lequel consistait à *ne point donner la messe et la communion aux condamnés à mort*, sous prétexte de respect envers le sacrement, tandis qu'on doit, de précepte divin, le recevoir au moment de la mort, sauf empêchement absolu.

Le Pape lui-même [...] ne se croirait le droit pas le droit, que s'arrogeait, hélas ! le jansénisme en France, de priver les condamnés à

¹⁴ Bernard, de même que la comtesse de Robersart (2007 : 97-98), montre bien qu'il n'est pas très éloigné de l'antisémitisme catholique français, qui restait très vigoureux à la fin du XIX^e siècle. *Vid.* à ce propos, Raphaël (1988-1992 : 356-357).

mort, par mesure disciplinaire, du sacrement qui doit précéder le trépas. Laissons dormir les jansénistes dans leurs tombeaux ; ils ont à peu près disparu, et nous, communions souvent pour réparer tout le mal qu'ils ont causé à l'Église de France (Bernard, [1894] : 194).

En conclusion, on peut affirmer que les récits de voyage en Espagne étudiés ici présentent une double dimension thématique et pragmatique.

Premièrement, ces productions constituent dans leur ensemble une expression très claire de l'idéologie conservatrice de leurs auteurs. Les fondements de cette pensée sont la confession catholique et une attitude pieuse très sincère et très accentuée, même radicale.

Deuxièmement, ces textes sont un témoignage très particulier et très intéressant de la situation politique et sociale en France et en Espagne au cours du dernier tiers du XIX^e siècle. L'exaltation du catholicisme et de ses apports dans les domaines de la culture et du savoir, le refus du progrès social et économique, le regret d'autres époques passées plus *chrétiennes* ou le mépris des autres religions qu'on peut trouver dans ces récits permettent de bien connaître le sens de l'évolution de l'histoire dans ces deux pays. Le profond conservatisme des cinq écrivains est le point de vue réprobateur (et en même temps révélateur) sous lequel ils font le portrait de plusieurs aspects de leur époque.

Enfin, il faut rappeler que ces voyageurs-écrivains sont devenus, pendant un certain temps, des pèlerins jacquaires. Les parties de leurs textes consacrées à Compostelle servent également à exprimer leurs croyances religieuses et leur vision réactionnaire du monde. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elles pourraient bien être considérées comme des récits de pèlerinage. Par conséquent, elles s'intégreraient dans l'ensemble du patrimoine culturel issu du phénomène de la dévotion rendue à saint Jacques depuis le Moyen Âge. Dans ce sens, elles seraient aussi des témoignages de la vie interne et l'évolution de l'univers jacquaire à la fin du XIX^e siècle. Les voyageurs-pèlerins et les récits de leur *aventure galicienne* se situeraient dans une étape du processus de lente décadence du pèlerinage de Compostelle qui, comme on l'a vu, commença avec l'avènement de l'époque moderne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABELLÓ GÜELL, Teresa (1997) : *El movimiento obrero en España, siglos XIX y XX*. Barcelone, Hipòtesi.
- BELLANGER, Claude *et al.* [dirs.] (1972) : *Histoire générale de la presse française*. 5 vols. Paris, Presses Universitaires de France.
- BELLO, Josefina (1997) : *Frailes, intendentes y políticos. Los bienes nacionales 1835-1850*. Madrid, Taurus.
- BENNASSAR, Bartholomé et Lucille BENNASSAR (1998) : *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*. Paris, Robert Laffont.

- BERNARD, Guillaume ([1894]) : *Quatre ans en exil. À travers l'Espagne. Souvenirs, récits, voyages et anecdotes*. Lille-Paris, Desclée, de Brouwer et Cie ; Lille, Maison de la Bonne Presse du Nord [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].
- BORY DE SAINT-VINCENT, Jean-Baptiste (1823) : *Guide du voyageur en Espagne*. Paris, Louis Janet.
- BOUTRY, Philippe (1988-1992a) : « Le triomphe de la liberté de conscience et la formation du parti laïc », in Jacques Le Goff et René Rémond (dirs.), *Histoire de la France religieuse*. Paris, Seuil, vol. 3, 156-175.
- BOUTRY, Philippe (1988-1992b) : « Industrialisation et destructuration de la société rurale », in Jacques Le Goff et René Rémond (dirs.), *Histoire de la France religieuse*. Paris, Seuil, vol. 3, 271-292.
- BOUTRY, Philippe (2011) : « La presse religieuse », in Dominique Kalifa *et al.* (dirs.) : *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris, Nouveau Monde éditions, 437-444.
- CAIRE-JABINET, Marie-Paule (2000) : *Histoire des religions en France (16^e-20^e siècles)*. Paris, Armand Colin.
- CALLAHAN, William H. (2007) : « Los privilegios de la Iglesia bajo la Restauración, 1875-1923 », in Carolyn P. Boyd (ed.) *Religión y política en la España contemporánea*. Madrid, Centro de Estudios Políticos e Institucionales, 17-32.
- DAVILLIER, Charles (1874) : *L'Espagne*. Illustrée par Gustave Doré. Paris, Hachette.
- DE LA TORRE GIMÉNEZ, Estrella (2006) : « Nuestro patrimonio cultural analizado por una viajera del siglo XIX : Juliette de Robersart », in Manuel Bruña *et al.* (eds.), *La cultura del otro: español en Francia, francés en España / La culture de l'autre : espagnol en France, français en Espagne..* Séville, Universidad de Sevilla, Secretariado de Recursos Audiovisuales y Nuevas Tecnologías [CD-ROM], 710-720.
- FOULCHÉ-DELBOSC, Raymond (1991) : *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*. [Madrid], Julio Ollero Editor. Reproduction en fac-similé de l'édition de 1896, s. l., H. Welter.
- GARAUDÉ, Alexis de (1852) : *L'Espagne en 1851, ou impressions de voyage d'un touriste dans les diverses provinces de ce royaume*. Paris, E. Dentu.
- HASQUENOPH, Sophie (2009) : *Histoire des ordres et congrégations religieuses en France du Moyen Âge à nos jours*. [Seyssel], Champ Vallon.
- JASPAR, Edmond (1883) : *Relation d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, faite au prône du dimanche 2 septembre 1883*. Douai, Louis Déchristé père [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].
- JOUTARD, Philippe (1988-1992) : « Réveils et vitalité du protestantisme français », in Jacques Le Goff et René Rémond (dirs.), *Histoire de la France religieuse*. Paris, Seuil, vol. 3, 452-463.
- JULIA, Dominique (1988-1992) : « Jansénisme et "déchristianisation" », in Jacques Le Goff et René Rémond (dirs.), *Histoire de la France religieuse*. Paris, Seuil, vol. 3, 249-257.
- JULIA, Dominique (2000) : « Pour une géographie européenne du pèlerinage à l'époque moderne », in Philippe Boutry et Dominique Julia (dirs.), *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Rome, École française de Rome, 3-126.

- MARTÍNEZ RODRÍGUEZ, Enrique (1991) : « La peregrinación jacobea en la primera mitad del siglo XIX : Aspectos cuantitativos ». *Compostellanum*, XXV, 3-4, 401-426.
- MIECK, Ilja (2000) : « Le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle à l'époque moderne dans l'historiographie allemande récente. Bilan et perspectives », in Philippe Boutry et Dominique Julia (dirs.), *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Rome, École française de Rome, 175-187.
- OZANAM, Frédéric [1869] : *Un pèlerinage au pays du Cid*. Paris, F. de Soye [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].
- PELLISTRANDI, Benoît (2000) : « Les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle au XIX^e siècle. Présentation statistique des registres de l'Hospital Real entre 1846 et 1900 », in Philippe Boutry et Dominique Julia (dirs.), *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Rome, École française de Rome, 151-174.
- PETITCOLIN, André (1896) : *Galice et Pays Basques : notes et croquis*. Paris, Journal de la marine, le Yacht [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].
- PROVOST, Georges (2000) : « Les pèlerins accueillis à l'Hospital Real de Saint-Jacques-de-Compostelle dans la seconde moitié du XVII^e siècle », in Philippe Boutry et Dominique Julia (dirs.), *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Rome, École française de Rome, 127-150.
- PUGLIESE, Carmen (1997) : « Las peregrinaciones a Santiago de Compostela en el siglo XIX », in *IV Congreso Internacional de Asociaciones Jacobeas. Actas*. Valladolid, Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Castilla y León, 207-214.
- RAPHAËL, Freddy (1988-1992) : « Le judaïsme religion française reconnue », in Jacques Le Goff et René Rémond (dirs.), *Histoire de la France religieuse*. Paris, Seuil, vol. 3, 333-359.
- ROBERSART, Juliette de (1879) : *Lettres d'Espagne*. Paris, Watelier ; Lille-Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].
- ROBERSART, Juliette de (2007) : *Cartas de España. (20 de marzo de 1863-10 de julio de 1863. 12 de diciembre de 1876-24 de abril de 1877)*. Traduction d'Estrella de la Torre Giménez. Badajoz, @becedario.
- RUEDA, Germán (1986) : *La desamortización de Mendizábal y Espartero en España*. Avec la collaboration de Pablo García Colmenares et José Ramón Díez Espinosa. Madrid, Cátedra.
- SAINT-VICTOR, Gabriel de (1889) : *Espagne : souvenirs et impressions de voyage*. Paris, E. Dentu [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].
- SANTOS GAYOSO, Enrique (1990) : *Historia de la prensa gallega 1800-1986*. Sada (La Corogne), Edición do Castro.
- STANNEK, Antje (2000) : « Les pèlerins allemands à Rome et à Lorette à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle », in Philippe Boutry et Dominique Julia (dirs.), *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Rome, École française de Rome, 327-354.
- VAILLANT, Alain (2011) : « La polémique », in Dominique Kalifa et al., *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris, Nouveau Monde éditions, 969-978.
- VEUILLOT, Louis (1874) : « La reconnaissance de Serrano ». *L'Univers*, 6 septembre 1874, 1.

ZOLA, Émile (1896) : « Dépopulation ». *Le Figaro*, 23 mai 1896, 1.

ZOLA, Émile (1899) : *Les quatre évangiles. Fécondité*. Paris, E. Fasquelle [consultation en ligne : <http://gallica.bnf.fr>].